

***Post-scriptum, Réalisation : Georges Dufaux Canada (Québec),
1983, 115 minutes***

Léo Bonneville

Number 115, January 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59449ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bonneville, L. (1984). Review of [*Post-scriptum, Réalisation : Georges Dufaux Canada (Québec), 1983, 115 minutes*]. *Séquences*, (115), 33–34.

oeuvre de Jean-Pierre Lefebvre dans le livret programme des « Rendez-vous d'automne du cinéma québécois ». J'ai vu ce film par une belle journée de septembre, et la douceur de l'air semblait répondre à la langue mélancolique de la vision de Lefebvre.

Un jour, — je pouvais avoir seize ans — on programmait à la cinémathèque de la rue d'Ulm, à Paris, des « films de jeunesse » d'un certain René Clair et je découvris avec émerveillement un monde original et tendre, une vie quotidienne dont la vision et l'enchaînement témoignaient déjà de l'immense talent de celui qui l'avait enregistré avec son oeil magique.

Le film sans montage de Jean-Pierre Lefebvre m'a irrésistiblement ramené à ce que j'avais alors ressenti. J'avoue avoir peu de goût pour ces chroniques familiales. Mais j'avais compté sans le talent, et je me suis fait magnifiquement piéger.

Un peu lent et de texture mince au début, ce journal en images s'étoffe au fil des ans, des événements, des parents, des amis, et entraîne finalement le spectateur dans une giration grave qui finit par exercer une incontestable fascination.

On a aussi l'impression de voir des films touchants et maladroits (et parfois souverainement ennuyeux!) que la famille vous inflige lors des réunions de Pâques ou du Nouvel An. Puis, brusquement, la magie opère: un plan différent, amusant: Marie-Simone marche le long de la route, la caméra la suit et se renverse de 180 degrés; le chat qui joue avec la souris (c'est elle qui gagne!)... La caméra n'enregistre plus des images, elle restitue la vie vibrante, dont le rythme est juste, parce que vrai. N'est-ce pas cela aussi, le cinéma? Et d'un seul coup également, rétrospectivement, on comprend et on aime

davantage, et on veut revoir *Les Dernières Fiançailles*, ou *L'Amour blessé*, ou même *Les Fleurs sauvages...* Enfin, j'ai eu l'impression d'être admis dans l'intimité de Lefebvre, comme j'en avais eu l'impression en lisant les mémoires de Simone Signoret ou celles d'Arthur Rubinstein, sauf que là, le message est saisi sur le vif, et non en différé. Et c'est bien agréable!

Patrick Schupp

POST-SCRIPTUM —
Réalisation: Georges Dufaux — Images: Georges Dufaux — Recherche: Dominique Pinel — Musique: Jérôme Langlois — Origine: Canada (Québec) — 1983 — 115 minutes.

1979 — Cette année-là, Georges Dufaux provoquait des réactions controversées avec la sortie d'une série de films sur les polyvalentes au Québec. Ce que l'écran renvoyait de notre système scolaire créait la consternation chez de nombreux spectateurs. Pourquoi, se disaient-ils, avoir dépensé tant d'argent pour édifier ces monstres d'écoles qui n'engendrent que le désordre, la frustration et finalement l'insatisfaction et la médiocrité. Rien n'allait plus dans ces maisons qu'on ne savait plus comment qualifier. Et pourtant le regard du cinéaste n'avait rien d'amer. Il cherchait tout simplement à dresser un tableau réaliste d'une situation donnée. Il laissait les jeunes s'exprimer autant par leurs comportements que par leurs dires: les uns et les autres passablement déconcertants. Hélas! c'était l'indéniable vérité. Qu'allait-on former dans ces écoles où le laisser-aller semblait la règle générale?

Et bien! Georges Dufaux ne s'en est pas tenu à ce reportage élaboré et révélateur où il a rencontré plusieurs jeunes d'une quinzaine d'années. Le temps a passé. Ces jeunes, que sont-ils devenus? Qu'est-ce que leur école leur a fourni pour affronter la vie? Et que pensent-ils aujourd'hui de ce temps d'étude (?). Alors Georges Dufaux a remis sa caméra à l'épaule et s'en est allé à la recherche de ces jeunes pour retrouver leur image et leur redonner la parole. Certains ont disparu du paysage. D'autres ont refusé de témoigner. Qu'importe. Ce que le cinéaste nous livre aujourd'hui est un post scriptum significatif. Essayons de tracer le profil de ces jeunes adultes qui trouvent que le temps passe déjà trop vite: 5 ans.

1983 — La majorité des élèves retrouvés considère que leurs études ont été tronquées et inachevées. Certains reconnaissent qu'ils ont perdu leur temps et que si c'était à recommencer cela se passerait autrement. La grande influence qui en a déboussolé plusieurs, c'est le milieu, c'est-à-dire le compagnonnement, la peur d'être exclu du groupe auquel ils appartenaient. Alors ils chahutent comme tout le monde. Ils perdent leur temps comme tout le monde. L'un d'eux va jusqu'à affirmer — c'était le plus déroutant à l'école — que son fils ne fera pas comme lui: il ne fumera pas, il ne courra pas les clubs... Bref, il sera tout autre que ce qu'il a été. En d'autres termes, il devra être ce qu'il aurait dû être lui-même. Cette sorte de compensation, elle apparaît nettement dans les déceptions de ces jeunes. Certains vivent à deux sans toutefois se lier par le mariage. Cela sera moins compliqué s'il survient une séparation. Ils prendront des arrangements pour l'enfant. Mais ils considèrent qu'il est normal que l'enfant



soit baptisé à l'église, même si les parents ne pratiquent pas leur religion. Cette contradiction, rejeter le mariage mais conserver le catholicisme, ne manque pas de surprendre. Il y a des traditions tenaces. Mais la grande plaie que les jeunes déplorent, c'est le chômage. Ils en parlent avec hargne. Ce sont eux les victimes d'une société déséquilibrée, car ils sont l'avenir. Actuellement ils perdent un temps précieux qui devrait être employé pour l'apprentissage d'un métier. L'école les a tant déçus pour la plupart. Un jeune regrette de ne pouvoir s'exprimer correctement oralement ou par écrit. Il a de la difficulté à écrire une lettre, alors qu'il sait que cela est fort utile et même indispensable dans la vie. Dans l'ensemble, ces jeunes observent que la période scolaire est un temps de transition. Ils passent et les compagnons avec lesquels ils ont partagé une partie de leur jeunesse, ils ne les revoient plus. Chacun a pris son chemin qui ne recoupe pas nécessai-

rement celui de autres. Chacun se débrouille avec le peu qu'il a acquis et rêve toutefois de bonheur.

Pour nous présenter ce tableau collectif, Georges Dufaux a donné la parole aux jeunes les retrouvant dans leur milieu respectif. C'est dire que la parole domine car elle témoigne de l'état d'âme de chacun. Il ne faut pas conclure que l'image est inutile. Au contraire, elle révèle le comportement du père ou de la mère face à son enfant. Et cela est fort significatif. Cependant plutôt que de suivre un personnage dans sa continuité, l'auteur a préféré passer de l'un à l'autre tout en revenant sur l'un ou sur l'autre pour compléter les renseignements. Malheureusement tout ce que le cinéaste a retenu n'a pas la même importance. Le film aurait gagné à être émondé car des personnages resurgissent sans apporter vraiment d'éléments nouveaux. Il faut convenir que le côté inattendu, surprise, j'ose même dire spectaculaire, des

Enfants des normes a disparu pour faire place à un déroulement paisible, trop paisible où l'on discerne le reportage influencé largement par la télévision: cadrage, lieu, éclairage. Entendre des jeunes pérorer pendant presque deux heures devient un peu lassant. C'est dommage. Un montage plus resserré, élaguant des scènes superflues, aurait donné un film consistant et plus attachant. Finalement ce qui compte surtout ici c'est la condition de ces anciens enfants des normes, cinq ans après leur sortie de l'école. Cela nous est rendu avec insistance.

Léo Bonneville

MERCENAIRES EN QUÊTE D'AUTEUR —
Réalisation: Alain d'Aix, Jean-Claude Burger et Morgane Laliberté — Images: Philippe Lavalette — Musique: Toto Bissainthe et Les Gramacks — Origine: Canada (Québec) — 1983 — 87 minutes.

On les appelle mercenaires. Pour une poignée de dollars, ils vous renversent un gouvernement. Pour quelques dollars de plus, ils mettent une ville à feu et à sang. Bons pour les gens au pouvoir, brutes et méchants pour ceux qui souffrent de leur soif d'aventure et de fortune, ils ont fait plus d'une fois la révolution, dans l'Ouest, comme dans l'Est. Avides de rêves exotiques, passionnés d'armes à feu, aimant le risque, leur seule politique est la politique du mark, du rouble, de la lire, de l'or, du pétro-dollar. Shakespeare les surnommait « chiens de guerre ». Le cinéma et la littérature populaire en ont fait des héros. Mais ces personnages, fascinants et dangereux, existent réellement. La preuve: les